846G541
Or

GODEAU

RICTUS.

Collection « AKADEMOS »

G. L. GODEAU

RICTUS

REVUE QVO VADIS
152, Avenue de Wagram, Paris 17e

Digitized by the Internet Archive
in 2025 with funding from
University of Illinois Urbana-Champaign Alternates

https://archive.org/details/rictus00gode

RICTUS

E Db 54 06058

85-

Collection « AKADEMOS »

G. L. GODEAU

RICTUS

REVUE QUO VADIS
152, Avenue de Wagram, Paris 17e

DEJA PARU

Javelines - poémes (100 frs)

FRONTISPICE INITIATIQUE

par Jean ARABIA

Depuis des temps immémoriaux, les plus célèbres écoles où l'on discute de poësie, n'ont pu réussir à donner une définition exacte de cet Art — qui demeure toutefois le premier — quoique les critiques — dignes de ce nom — chercheurs infatigables ou éthérés — soient toujours capables avec leurs baguettes faillibles de coudriers, de dénicher la poësie partout où elle se trouve.

Aussi, comme je parle pour tout le monde, et non pour plaire aux marchands d'alambics des plus distingués salons, suis-je fort à l'aise pour répéter que ni l'éthique, ni l'esthétique, ni le classique aux règles d'or et rimes attendues, ni le cinérime-sans-règles, ni la clarté, ni l'ésotérisme, ni l'abscons-abscons, ni même l'hermétisme super-fluvial, ni les principes les plus étonnants et les plus nouveaux de la mécanique versificatrice :

NE SONT LA POESIE !...

Est poëte, celui qui a à dire, et le dit si bien, ou si parfaitement, et d'une manière si particulière, (frappant notre oreille, nos sens, tout notre cœur, et jusqu'à la fluidité merveilleuse de notre esprit), qu'aucun autre, s'il n'est poëte, ne s'avisera d'y reprendre.

Voilà la condition essentielle, indispensable, charnelle et spirituelle de toute poësie.

Exigeante, sans doute, terriblement exigeante, mais qui suffit.

C'est pourquoi je ne crains pas d'affirmer, qu'avec Rictus *de Godeau, nous sommes bien en présence d'un Poëte.*

Il porte en lui, (sans le savoir ou le sachant), — quelle importance pour celui qui a le don, sauf qu'il

FARMINGTON, Me., HARV. COLL. LIB.

vienne à le perdre ! — cette fée interrogative et tourmenteuse de nos enfances que nous nommons

Naïveté

et par quoi continuent de sourdre les sources d'incantation

et au seul instant choisi :

L'UNIQUE PRODIGE.

C'est ainsi que grâce à l'art déjà décanté de Godeau, Le Bon-Dieu « a des sandales ».

Ne vous avisez pas de les lui ôter pour les offrir au Diable, ce serait encore de la Poësie, et tout à fait dans le jeu, si déjà la grâce vous touche.

J'aime la naïveté papillonnante du poëte, même lorsque j'y rencontre quelques sinueuses maladresses qui s'évanouiront au rire irrésistible des meules aguerries et expérimenteuses, peut-être proches du zénith où fulgure le génie.

J'aime ces recherches déjà pénétrantes où Godeau s'attarde, sans les sandales du Bon-Dieu, *aux carrefours des souffrances humaines, toutes si tragiquement vraies avec l'appel sauveur :*

Révolte ! Alerte !...
Déployons les boucliers ! »...

Cette invite à « Madéouka » que je tairais ici, cette envolée de haulte-graisse *où nous apparaît si vaillant, le mot certes impavide, que Cambronne immortalisa...*

« Les vents d'ouest... font pleuvoir la voilure
Et le grand mât s'émeut au cœur de l'ouragan »...

Voici ouverte, toute pénétrée des floraisons du large, cette route toujours nouvelle, frissonnante de nos cœurs innombrables ; l'ancre se lève, et la proue toute inondée des jolis feux du matin vous invite au voyage.

Paris, 13 avril 1954.

MALLEFOUGASSE

Au Mage étoilé de Manosque.

Je voudrais du Serpent d'étoiles
Etre la dernière
Je voudrais vivre dans la toile
Serrée des astres qui côtoient
Par les nuits claires
Les blancs sommets.
Je voudrais à jamais
O bergers déchiquetés
Par les vents des espaces
Suivre vos troupeaux par delà les nuées poudreuses
Accrochées aux flancs des alpages.
Je voudrais tant dormir dans le bleu sombre
Qui tout là-bas coule et s'écrase
Sur les sandales du Bon Dieu !

EXIL

Sables d'or perdus dans les immensités
Silencieuses
Villes muettes et blanches
A travers lesquelles glissent d'autres blanches
Ombres
Ciels fous lavés de blanc soleil,
Pistes brûlées par le souffle de feu,
Je m'en vais jeter parmi vous
Mon corps qui flambe
De désespérance !
Je m'en vais chercher à l'ombre des minarets
La quiètude qui suit les doux embrassements !
Je m'en vais perdre à travers les bleds arides
Les derniers cheveux blonds
Qui traînent sur mes épaules !
Je m'en vais aussi
Chercher sur le sol vierge
Des forêts et des oueds au lit craquelé
De la force neuve et vivifiante
Pour mon corps malade...
Je m'en vais lutter pour noyer
Cet ennui qui ronge les plus secrètes fibres

De mon être insensé !
Je m'en vais chercher la fraîcheur
De l'eau qui coule des oasis
Si vertes de désirs !
Mais que ferai-je de ma solitude
Si lourde... et si frêle !
Que ferai-je de mon pauvre cœur
Si plein de peine !
O vous, espaces éternels qui régnez sur le monde
O temps qui battez, imperturbable, vos secondes
Sans vous soucier de ma misère
Je vous hais.. et vous subis !
O lointains horizons sans Elle
Sans rien, mais rien
Pour me rappeler qu'elle était si belle
Et que je l'aimais tant !
O Cynisme
De la garce de vie !

MONOTONES

Monotones
Se succèderont
Des jours et des jours
Et puis suivront
D'autres jours
Encore
Qu'emporteront
Les vents d'automne
Vers
Je ne sais quel hiver
Pervers...
Comme tant d'autres
Des heures interminables
Tinteront
Lentes
Aux portes des cimetières
Tout blancs de givre
De la vie à la mort
L'angoissante monotonie
Pavée de soleil ou de pluie
Traîne ses jours en cohorte
Comme derrière une morte

D'hier née
Suivent, tristes, des ombres
Et des ombres
Qui demain recommenceront
A sourire
Et à vivre
Et à vivre
Pour mourir !
Dramatique chanson
Du temps
Qui sonne
Lugubrement
Dans les âmes mélancoliques

Dramatique chanson
Du vent qui corne
Sans rime ni raison
Dans les brumes atones
de la morte saison.

Dramatique chanson
Du cycle éternel
De l'emmerdement du monde.

QUE BELLE...

O ma mie
Que belle est notre chanson.

Rochers décharnés qui penchez
Muets
Vos têtes sombres
Sur les eaux cristallines et dégoulinantes
Deux êtres vous sont restés
Qui partagent votre majestueux silence
Deux êtres vont par les chemins sauvages
A travers les futaies dépouillées
Qui se fondent
Dans un voile de blanche neige
Deux cœurs s'en vont, de ci de là,
Par les profondes solitudes
De vos grises vallées
Deux sourires s'étonnent candidement
Dans l'anxieuse volupté
Du viol sacré de l'Hiver
Deux folles ombres, toujours les mêmes
Glissent, discrètes
Dans un dernier vol
De feuilles mortes frangées de givre
Puis s'estompent
Pour disparaître

Deux âmes ivres
S'en vont errant
Mêlant leurs ailes éperdues
Aux crépuscules de novembre
...Deux âmes ivres
Sont disparues
Sous la froide nuée...
Mélancolique extase
Des cloches millénaires
Qui frissonnent
Dans les grisailles de la lande
O subtile douleur
Qui pèse délicieusement
Sur mon cœur
O lugubre enfantement
O ma mie
Que belle est notre chanson !

LA MORT S'EST ABATTUE...

Qu'a-t-on tué par ce matin d'hiver ?

.....

Au carrefour de la Bascule
La foule, muette, se bouscule
Autour d'un triste véhicule
Tout encombré de sapin vert.
Qu'a-t-on tué par ce matin d'hiver !
Une flaque de sang fume
Béante
Sur le bitume
Non loin de ferrailles tordues
Les croquemorts se balladent
Au carrefour des cent rues !
Badauds du monde entier qui badent
Retirez-vous...
Découvrez-vous !

.....

La mort est descendue par un matin d'hiver
Brutale
Secouante de désirs pervers !
Diabolique
Comme un aigle en mal d'entrailles
Elle s'est abattue
Sur une des plus jeunes ouailles
Et vive, a disparu
Laissant derrière un grand silence

.....

Lendemains qui pleureront...
Bientôt, deux êtres se replieront
Comme lui
Dans une éternelle peine !
Et puis d'autres balaieront
Ton sang
Vers les mares prochaines

.....

Déjà des murmures s'en vont
Vers d'autres lieux, d'autres destins
Vers d'autres carrefours !
Déjà des sourires s'ébauchent
Compatissants
Déjà... tu venais à ta gauche
Pauvre innocent !

.....

Fuyons ! ô mon ami
Fuyons ! que le diable, dans la foule
Qui plisse ses yeux malins
T'enroule
Dans son manteau de noir satin
Et puis t'emporte
Dans d'autres cieux !
Il n'est de charogne sur terre
Que pour les vautours !
Il n'est de mort qu'on enterre
Sans pleurs... ni sans amour

Il n'est plus de vie pour toi
Alors va-t-en, encore une fois ;
Que magnanime soit ton Dieu !
Mais pourquoi pas, mon pauvre vieux ?

CONVERSION

Plus de trente ans de vieillissement en fûts
Jamais fou ne fut
Aussi tant vieux
Que cette folle liqueur
Enfermée par quelque pieux
Barbu
Dans un foudre millénaire
Au fond d'une cave non moins !
O Jean de Boschère
Prêtre dans ta chapelle
Perdue
Dans un coin de vieille terre
De France... foutue
O Prêtre de demain
Je frappe mon front dévêtu
Sur les larges et froides pierres
Pour saluer ton Dieu
Que je voudrais le mien
Au bohémien
Que je fus
Que je suis
Donne prêtre ta main
Donne vite avant qu'il sombre...
Il est grand temps
J'ai tant besoin
Sais-tu ?
Sais-tu, Jean de Boschère ?

.....

Ci-joint
Les deux derniers venus.
Faut-il que je les enterre ?

JARDIN DE PIERRES

Dormez, poussières éternelles
Dans vos froides sépultures,
Dormez, sous les candides alignements
Qui s'écrasent doucement
Dans l'antique jardin de pierres !
Dormez dans l'étrange crépuscule
Qui s'allume
Dans les vallées de l'Au-delà,
Dormez en paix !
Dormez dans l'ombre
De la minuscule chapelle
Qui s'accroche désespérément
Aux stagnantes clartés
Du grand soir
Par les mille couleurs usées
De son vitrail ouvert !
Dormez, chairs pulvérisées
Par les forces souveraines,
Sublime preuve
De l'inutilité de l'effort,
Dormez, tous les corps
Dans les millions de jours

Qui décomposeront vos funestes visages,
Dormez dans la grande nuit
Qui choit sur l'ossuaire !
Dormez tous les proscrits, dormez dans la silhouette de l'Homme noir
Qui se dresse, singulier,
Sur les lattes du sanctuaire !...
Solitaire gardien du domaine des morts,
Allumeur nocturne des blancs candélabres,
Préposé aux exorcismes,
Il te faut écarter
Les danses et les chants qui montent de la plaine,
Il te faut préserver les somptueuses délices
Des âmes en sommeil
Qui reposent
Dans les marbres éclatés des sous-sols humides,
Il te faut veiller que le gnome
Ne passe la barrière
Du grand jardin
Pour y semer ses maléfices
Dans les sombres chevelures des lierres !

.....

Homme noir,
Figé dans l'Extraordinaire,
Qui projette ta grande ombre
Sur le toit des cimetières,
Homme noir auréolé
D'indéfinissable lumière,
Délivre la majesté de ton corps
De la draperie ténébreuse
Qui te fait ressembler aux morts !
Vigilant contemplateur
De la valse endiablée des korrigans
Dans les éthers fumeux des espaces lunaires,
O mystique soutane penchée
Sur la troupe immobile des tombes,

Garde de ta main tendue
Les chancelantes extases
Qui peuplent les crânes fendus
Aux longues heures d'épouvante !

. . . . . .

. . . . . .

Un homme noir
Veille, dans une absolue fixité
Sur le Silence sépulcral
Des austères jardins de l'Au-delà...

. . . . . .

Un homme noir, sabre au clair,
Sourit
Dans le champ des étoiles !

QUE DE SANG !

O que de sang partout sur la route qui va,
O que de sang jonché !
Que de sang sur mes mains !
Sang qui coule, visqueux
Dans les craquements sinistres de mes serres...
O que de sang sur les tabliers bleus !
Que de sang sur mon cœur
Qui se serre !
O que d'immondes misères
Semées
Par dix doigts inconscients
Sur tant de fins cheveux !
O que d'yeux...
O ma mère
Pardon !
Pardon au buveur de sang,
Solitaire,
Que je fus dans mes jeunes années,
Pardon
Au nom des truantes lignées
De ceux de mes aïeux
Qui brandirent le sabre,

Pardonnez, ô ma mère
Au farouche aiglon de Calabre
Qui dans les brises de minuit
Saigna,
De sa souple rapière,
Tant de colombes endormies !...
O solitaire
Buveur de sang
Que je suis,
Je sens
L'odeur de tout ce sang
Noir
Qui me poursuit
Et qui me hante !
O que de sang ! que d'épouvante
Dans la lourde obscurité de la nuit !
O que de lances acérées
Se lèvent dans les champs obscurs,
O que de fines mains
Blanches et pures,
Hier,
S'agitent, ensanglantées !
O vindicte des lendemains !
J'ai peur que les créneaux laissent crouler leurs pierres,
J'ai peur que les feux violets
Qui, magiques, folâtrent
Sur les lisières
Soient les fauves reflets
D'insolites poignards
Pour mes sens idolâtres !
.....
O que de sang
Figé sur ces faces d'albâtre !
.....
J'ai peur que les plaies ouvertes
Surgissent dans les bruyères,
J'ai peur que d'autres détresses

Encore
Se dressent
Dans le champ des morts !
J'ai peur que les croix s'assemblent
Pour une montée au calvaire
Et que les douleurs ensemble
Tissent la toile de mon suaire !
O que de sang et de pleurs mêlés
Dans les tortueuses rivières !...
Que de rires sanguinolents
Qui bavent, accrochés,
Dans les livides grincements
Qui referment les barrières !...
O que de choses assassinées
Sans y penser !...
Que de sang laissé
Dans la dernière éclaboussure
D'un soleil !
Que de sang sur le gant de fer...
A tant d'autres pareil !
O que de sang dans mon sommeil !
O Pardon...

LA CAGE AUX ROSSIGNOLS

Tu m'écoutes, déférente
Tu me lis,
Recherches subtile, crois-tu,
Le moyen magique
De berner ma folle équipée
Et de retenir
Dans la cage aux rossignols
Le grand et sot oiseau noir que je suis,
Tu as pensé que, nantie de patience,
De feinte abnégation
De fausse humilité
Tu pourrais enfoncer une à une
Les griffes noires empoisonnées
Du démon obscène dans ma carapace illusoire,
Tu as pensé, morbide femelle,
— O pardon, que mon ciel
Me garde des basses insultes
Qui rampent ici-bas,
Tu as pensé, je le lis
Dans la lumière couverte
Qui tombe des lunes austères
Sur ta paupière sournoisement demi-fermée,

Dardante de cent stylets bienveillants,
Tu l'as pensé
Dans le silence de ton guet
Tel un félin refermé et tendu,
Tu as pensé qu'avec l'universelle patience
De ceux, et vous êtes légion,
Qui ne peuvent rien, mais rien contre l'Absolu,
Tu as pensé
Telle la goutte d'eau hallucinante
Qui tombe
Sur le crâne pelé du condamné,
Tu as pensé
Qu'il te serait ainsi possible
De surseoir
A la fin définitive, irrémédiable
De tes prosaïques alarmes,
Qu'il te serait ainsi possible,
Infâme criminelle,
De gagner du temps sur l'Avenir,
Espérant la bonne blessure,
La vertigineuse maladie
Qui me clouerait des ans
Dans les affres du sanctuaire
Entre les odeurs pisseuses des linges maculés
Et des bidets rêvant
De ciels empoilés.
Tu as pensé, ne nie pas, je le sais
O vierge dépucelée, à jamais restée vierge,
Je le sais, je le sens,
Ecoute, ma perception est extrême
Et tu t'effondres,
Je le sais, je l'ai vu, je te démasque,
Et crois-bien, ô,
N'en tire aucune gloire !
Mais vois-tu,
Une autre chose qui m'angoisse
Et que j'ai vue

Délirante dans le soleil serein
De ton masque de cire,
Dans le plissement de tes yeux dormants
Tels ceux de l'épouse sacrée du mandarin,
Mais vois-tu,
Tu caches sous ton sourcil froncé
Sous l'âpre chevelure grisonnante
Fatiguée par les vents
Tu caches, feu mon amante mortelle,
Un abandon total
Tu sais
Que la bataille que tu livres
Est perdue, à jamais perdue
Et que déjà tes plaies
Saignent, saignent du sang
De ceux qui à jamais sont morts !
Tu sais,
Que la triste bataille
Que tu livres, toutes voiles ouvertes,
Est un échec total
Et pourtant tu te bats !
O splendeur du dernier coup de hache
O merveille de gloire
Les corps éventrés !
O la belle victoire !
...O que je chasse
Le misérable que voilà !...

.....

Tu sais
Que rien ne pourra faire changer les vents
Tu sais avec moi, que je sais,
Tu sais
Que le noir navire va sombrer
Et que rien,
Pas même les cris, les plus sublimes cris
Ne pourront le laisser sur le flot

Tu sais que ses flancs se disloquent
Et que des âmes sur les ponts
Pleurent, pleurent
Des tas de choses enfouies,
Tu sais que la fosse
Désespérément profonde
Qui se creuse dans les fumées d'enfer
Est sans fond
Et que les espaces qui de l'autre bord
Me sont ouverts jusqu'aux éthers prometteurs
Te sont interdits
A jamais interdits,
Tout ça, tu le sais, ô désespérance
O terrestre vivace,
O !...
Mais
Tu souris quand même, bien sûr,
Et tu attends !
Mais l'heure approche de l'envol !
L'heure, la grande heure de la rupture...
O garde-toi de tant de prétention !
Moi aussi, Seigneur, mon Seigneur
Que j'ai créé pour vivre
Et pour mourir pour Nous,
Moi aussi, je sais que je ne suis
Qu'ignoble ver de terre
Qui rouge se tortille, tortillant
Dans l'ornière fangeuse de l'infâmie sordide,
Ver, je te consens,
Mais luisant il faut dire,
Luisant, opalescent, ceint de verte lumière
Tendue, tournée vers les grands soleils ignorés
Qui seuls
N'ont pour mission sacrée
Que l'infinie souffrance !

....

Je casserai, vois-tu
Je casserai la corde
Je briserai ton visage de céramique
J'écraserai ta voix morte
Ta voix éteinte dans ton arrière gorge
J'écraserai tes derniers élans
Tes dernières tentatives
Pour les splendeurs de ma délivrance.

.....

Révolte ! Alerte !...
Déployons les boucliers !
Banissons de nos corps
Les subtiles cuisines et odorants alcools
O amis, perdus dans les fumées
Absorbantes des chaudrons de Satan,
Je ne puis continuer à consentir
Pour mes douces pensées
Cette sombre domesticité !
Il me faut — ô trompettes, sonnez
Sonnez, pour que m'entendent
Du fond de l'Univers
Tous les Dieux endormis —
Il faut, à mon corps sanglant
De l'air, des espaces, des fières solitudes
De la souffrance
Qui sera de la joie quand je l'exprimerai,
Il me faut autre chose,
Et si, machiavélique forme
De garce enrubannée dans des contours pervers
Ton Dieu le permettait,
Et si la Société
Qui t'englue et t'absorbe
T'autorisait au retrait de ton loup,
O mystérieuse vipère,
Alors
S'il te restait encore

De l'Amitié, si peu,
Pour la brute fantasque que je suis,
Alors négligemment,
Le soir de cette fin d'hiver
Après m'avoir jeté la pâtée...

.....

Tu laisserais la porte ouverte,
Sans y penser,
Négligemment, ...surtout,
O, certes
Sans y penser, bien sûr !

.....

Que ta chanson alors serait belle !
Que ma pauvre tourterelle
Blessée,
Il serait bon pour toi
De penser
Qu'au cœur de cette ère nouvelle
Tu libèras, liberare,
O assez...
Que ta chanson me serait belle
Et que ma liberté,
Spontanément acceptée
Serait douce, enfin comprise !
Mais encore, assez !
Assez ma musique exaltée !...
Il n'est en ces lieux plus d'Amour
Qui librement puisse chanter !
Il n'est en ces terres arides
Qu'un geolier et blanche captive
Il n'est dans cette enceinte rauque
Que bourreaux et coutelas,
Bourreaux, debout
Dans les cagoules sans visage
Debout,

Comme le spectre couronné
Du peuple poignardé dans les langes !

.....

Tu avais pensé
Au pardon,
Au retour sur les grands chemins,
Mêlé aux tristes cohortes
Aveugles,
Ah ! tu avais pensé
A l'immonde servilité de la bête qui se cabre
Et reviens, s'agenouillant
Dans l'ombre, comme un chien battu,
Ah ! tu avais pensé à tout cela,
Fantoches et falbalas,
Je l'ai vu, dans tes yeux las
Las de mes frissonnantes voltiges
Mais dans ton macabre frisson
Je ne peux me défendre
D'un sinistre ricanement devant
Ta naïve candeur !
Candeur du mal, bien sûr !
Il ne saurait, ô ma froide raison
En être d'une autre façon !
Assez, rime sanguinaire,
Je te bannis !

.....

O Pardon !
Secoue le sang bleu
Longuement, justicier,
Dans mes stances poitrinaires !

.....

O tyrans malfaisants
Qui poussez dans vos pieds chargés d'or
Les esclaves qui s'aiment !
O pitié pour eux !

.....

Tu avais pensé, je le sais
Briser dans tes longs doigts ma lyre,
Brûler tous mes feuillets
Et dans un dernier sursaut de subtilité maligne,
Tu avais pensé,
Profitant d'une nuit de cauchemar,
Dernière nuit, — enfin ! —
Détruire à jamais mon œil éperdu
Avec une braise blanche
Fumante de chair noircie !
O criminelle main !...
Puisqu'il en est ainsi
Je briserai les barreaux de la cage,
Et tel Samson
Je bousculerai, de mon épaule flambante
Les granits superposés
Qui furent ton édifice !
Je bousculerai
Avant que mousse s'en empare
Tes basaltes violets
Tes marbres de Carare,
O brute immonde que je hais
Je te briserai comme verre,
Je te briserai, avec l'effrayante ponctualité
Du crime conscient
Qui se consomme pour une grande cause !
O fille qui sur ton sofa
Se prélasses
Dans les douces chaleurs de l'hébétude
O fille
Je briserai d'un coup
Ton Dieu de bois
Dans les dernières et lucides clartés
De ma tendre sollicitude,
O toi qui as pensé
Dans les songes malsains qui te hantent
A mon enchaînement dernier,

O écœurante volupté
Délicieuse créature,
Je demande
Que dans l'aveuglante fournaise
Soit mesurée, savamment,
Ta lente désagrégation
Pour qu'il n'en reste plus rien, rien,
...Rien.

RABELAISIENNE

Drapé de pourpre et or
Bien entendu,
Barbu comme il se doit,
Le sac à vin, tas de vin, tout frais dodu,
Dans le palais de marbre et or
Comme il se doit,
De marbre et porphyre rose,
Dans les feuilles d'acanthe pendues
Au faîte des piliers ventrus,
Le sac à vin,
Découvrant son crâne lavé
Parmi la noble société
S'avance
Dans sa pesante majesté,
Ivre d'avance
De la pensée
De fiancer
Quelque capiteux vin de France
— Pardon, ô déesse vêtue —
A quelque bienheureuse panse
Repliée sur d'autres encore !...
Drapé donc de pourpre et or,

Majestueux et plantureux,
Parmi les grappes qui se dorent
Dans les blondes chaleurs parsemées,
Le sac à vin,
Tout fier de sa bedonnance
Près la table sainte s'avance !...

.....

O Preux Chevalier, vaillant,
Devant le rictus meurtrier
De ton divin maître empaillé,
Il serait bon que tu fléchisses
Quelques instants
Ta jambe,
Et que déposant ton carquois
Courte et basse prière tu fis
Comme il se doit !...

.....

Comme il se doit, ô délivrance !...
Pour enfin, Pantagruel,
Avide de lever ton verre
Face à notre fin rhéteur
Rabelais
Tu lui chantas, de ta voix sombre,
La Chanson
Qui dort dans les pénombres
De tes chairs oubliées...
O chaleurs qui réjouissez ses veines
O chants du vin qui sonnez doux
Dans les chaînes des candélabres,
O douce liqueur
Qui fuit
Dans les corps et dans les cœurs
Tous fermés à demis,
O Splendeur
Des minutes chargées d'extase !

O Chevalier, pâle bretteur,
Qui te sens crouler de l'autel,
Il est tardé, mon bel ami,
De tenter de briser le vase !
O Chevalier, si tu m'en crois,
Il te faut, en cette autre fois,
Avant que d'en pleurer aux larmes
Lever en ces lieux ta timbale
D'argent massif
Et boire, à pleine goulée,
Aux fières et généreuses armes
Des sires et dames de céans,
Il te faut, mon valeureux maître,
Sur ton confortable séant,
Il te faut boire, et boire encore,
Boire et puis recommencer,
Et puis, dans un dernier vertige,
Boire le vin jusqu'à la tige,
O Chevalier tout drapé d'or
Vêtu de moire,
Il te faut boire, boire, boire
Pour sanctifier ta belle chance
A la santé
Des vins de France !

ATTENTION !

Attention chansonnier
Que ton sourire
Si de chanson on le peut qualifier
Admette librement
Qu'un autre puisse dire
En autre forme,
Posément, mélancoliquement
Parfois, j'en conviens,
Je persiste,
La chose que tu clames
Dois-tu
Toujours
Très opportunément !
Attention, chansonnier
Que ton sourire se décontracte
Devant ton confrère naissant
Qui te tend, amical
O combien,
Les dix doigts rugueux de sa poigne de fiel !
Ou alors garde-toi !
Prends garde, malotru,
Que je fasse sauter ton verre

...Mais j'ai le sentiment
Que je viole ma lyre
Outre mesure
Et en toute chose, dit-on
Il appartient de s'en tenir
A la césure !
Alors coupons pour en finir
Il est pour ce jour de liesse
Il est bon poids... juste mesure
Mais attention !

.....

Je ferai remarquer pour finir
Au drôle ci-dessus nommé
Qu'il ne suffit pas, je l'estime
De porter veston croisé
Et blanches rimes
Pour panacher le chansonnier !

CAÏN

Dans le bocal dormant d'eau trouble
Deux batraciens à longue queue,
En cours de métamorphose
S'agitent, lancinants,
Comme foulards en brise...
Dans la chambre d'en face
Suspendue dans la nuit
Comme lanterne vénitienne
Une blanche vestale,
Pucelle de quinze ans
Découvre sa puberté de velours
Aux solitudes nocturnes des chambres roses...
Dans l'antre ici-bas
Deux petits enfants gisent
Décapités
Dans leurs berceaux trop courts,
Deux paires d'yeux fermés
S'enfoncent
Dans l'abîme des jours endoloris...
Dehors l'étonnante douceur du soir
Imprègne les meurtrissures des corps
Des chaleurs prénuptiales !...
Sous ma côte biaise qui pend
Je sens
La large pale de la salamandre
Qui fouette jusqu'au sang
Mon cœur
Prostré, farouche renégat !

SABLES MOUVANTS

Sables mouvants, grèves semées d'argile,
Remuantes alluvions
Qui caressent leur froide perfidie,
Sur le frisson de mes membres
Et qui collent, silencieuses,
Telle la gluante méduse !
Sables de poussières fines
Sablées d'or
Qui dorent le parvis de l'Enfer,
Sables aux doux renflements de têtes de pieuvre
Etoilés
De mille bras, —
Tentacules harmonieusement disposés
Sous le zèbre du voile
Des vases sous jacentes ! —
Sables de poulpes pavés,
Détenteurs de l'irrémédiable,
Je vous consens,
Dans les harmonies mêlées
Fondues en cocktails aux confins des mers,
Les délices sereins de mon enlisement,
Je vous consens
Mes pieds et poings liés
Dans les battements bleus
Des ailes effarouchées
Qui fuient
Devant la lente disparition de mes chairs
Abandonnées.

MIRACLE

Je tiens dans ma main
Une hache brandie
Resplendissante,
Toute bleue trempée
Dans les vasques de bronze des forges de Vulcain,
Je tiens dans ma main
Quelque chose de lourd
Qui tue
Et que je vais précipiter
Pour détruire,
Je tiens dans ma main qui tremble
L'arme de Satan l'Infâme...
O Satan,
S'il était un Dieu dans le vide du ciel
Il serait permis que je puisse d'un coup,
Trompant ainsi ta vigilance,
Me retourner...
Et puis jeter mon couperet
Dans les plis empesés de ton col !
O Satan, s'il était un oracle
Qui me fut bon,
Si les Dieux réunis me dotaient d'un miracle
Alors,
Piétinant dans le feu de ton sang,
M'agenouillant dans tes entrailles,
Je lèverais
Du socle de vieux chêne
La tête blonde...
Et puis l'emporterais
Eperdument
Parmi mes sables d'or.

LA BÊTE

Dans le chaos violet
Des roches circonscises
Dans les blanches fumées des eaux qui dégoulinent
Je descends
Nu comme Adam,
Nu
Dans mon bras velu tenant une pucelle
Je descends
Broyant sous mon aisselle
Des chairs roses qui se lambent !
Je descends
Dans le ventre ouvert de la nature qui se lézarde
Et qui s'enjouit !
Je descends dans la profonde nuit
Mon sourcil dressé en un rictus bestial,
Et les yeux éblouis
De la blanche luxure qui pare mon soleil !
Je descends
Tenant dans mes muscles bandés
Une proie flasque qui se disloque
Violacée
Dans les hoquets de mes vertiges !

.....

O que dans les parfums ivres
Qui montent de la terre qui bée
Mon corps arc-bouté veuille tenir ma tête
Qui pend, dans son énormité !
O la belle exorbitée !
O la Bête !

JOUR I

Frappé au front
Ma douleur est cuisante
Et je brûle d'une infinie souffrance...
Frappé au front
Touché au grand plein de mon cœur
Par un habile archer
Je titube, retenant mes entrailles...
O vaille que vaille
Il faudra bien mourir !
Ou bien alors que faire ?

JOUR II

Que bénie soit l'ivresse qui pénètre mon corps,
Mon corps sec qui grince
Dans la fraîcheur du vent,
Que béni soit le vigneron chancré
Qui fit fleurir le vin rougeoyant sur mon front,
Que bénis entre tous
Soient les vivants parfums des liqueurs généreuses...
Généreuses !
Voilà me semble-t-il, le mot que je cherchais,
Voilà le mot enfin qui marquera ce jour !
J'aime, vois-tu, ma mie
Qui fût et qui sera, dans les lendemains tristes
Et ceux qui chanteront,
J'aime te faire ici, en un très grand secret,
La douce confidence de ma consolation...
J'aime et je chercherai
Dans la gueule béante des nectars endormis
La chose qui saura perdre dans le néant
Ma vibrante tribulation.
O mon cœur, arraché aux somptueux jardins
Crevant de volupté autour des palais roses,
O ma mie
Que sous le ciel de haine
Nous consentions
Aux cent têtes de l'hydre
L'offre de notre sang !...
O que nous sera doux
L'éclatement de notre cancer,
Subtile torture
De notre effrayante difformité !

JOUR III

J'ai peine à suivre les chemins
Que nous avons tracés ensemble
J'ai peine et regarde ma main
Qui s'agite, fébrile, qui tremble
A la pensée que des demains
Encore
Très longs
Se feront attendre...
O toi, si mignon, que j'aimais, si tendre
Si jeune, si remplie de printemps,
O ma fée, mon bel amour
Se peut-il que nous sacrifiions
« Les plus beaux de nos jours » ?
Se peut-il que nous puissions
Négligemment
Jeter le manche ?
Se peut-il que sur nos horizons
Ne se lèveront plus jamais
D'autres dimanches ?

JOUR IV

J'ai cherché dans le vent
J'ai cherché dans les branches
Jetées bas dans les prés par les récents orages,
Sceptique, j'ai marché le long des chemins creux,
J'ai cherché dans mon cœur
Et dans ma souvenance
J'ai cherché dans les ronces accrochées aux rivières
J'ai cherché dans les eaux
J'ai cherché dans les pierres
Et je n'ai rien trouvé...
J'ai cherché les lambeaux consumés
Des papiers réunis que nous avions brûlés
Dans un dernier soleil
Nos deux larmes mêlées...
O pourquoi faut-il que les vents malicieux
Aient emporté de nous tout ce qui en restait ?
Pourquoi, O dieux, pourquoi ?
...Mais vois-tu,
Il est dans chaque peine une consolation
.....

Puisque dans l'herbe morte
J'ai retrouvé, ma mie,
Le peigne blanc qui retenait
Ton casque d'or...

JOUR V

Pâques 1953.

De la mort à la vie
Tu passas, dit-on,
Dans des temps reculés.
Dans ma lourde agonie
Mes yeux pleins de sang
Cherchent d'autres yeux
Qui ne sont plus...
Dans ma lourde agonie
Je sens les premiers étouffements
Qui marquent la dernière heure...
Que douce doit être
La Grande Résurrection !

JOUR V

12 h.

Là-bas, quatre feux disposés en carré
Fixent dans l'infini du monde
Ma poignante obsession !
Dans le noir obscur qui pèse sur les toits
Quatre feux jaunes veillent le sommeil
D'une blanche vestale...
Quatre feux flambent
Aux chandeliers de Méphisto
Par ce minuit beuglant de fiel !
Quatre anges sont passés par là
Sous l'aile ténèbreuse du ciel...
Quatre anges blonds
Garderont des nuits durant, trente,
La belle fille et son sourire.

JOUR VI

Les vents d'Ouest tonnants font pleurer la voilure
Et le grand mât s'émeut au cœur de l'ouragan !
Ho-là matelots, timoniers, capitaines,
Ho-là tous les vaillants, tous les dépenaillés
Tous les bleus et les blancs
Tous ceux de noir et or
A la forte encolure,
A la faridondaine
A la faridondon...
Les vents d'Ouest tonnants, chevauchant dans la brume,
Largueront sur le ciel une dernière toile
Et d'un coup d'aile, d'un seul souffle,
Secouant la carcasse cassée
Blessée, disloquée,
S'accrochant sans savoir à quelque sainte étoile,
Précipiteront dans les solennités
Sombres des nocturnes marines
Ce qui fut goélette, toutes couleurs fringantes,
Dotée d'un grand seigneur...
O mon cœur
Ballotté, titubant dans les tourmentes grises,
Titubant, trébuchant sous la vague dressée,
Il est temps de livrer la porte de ta cale
Et pousser tes hublots,
Il est temps de lever large pavillon blanc
Face
Au sordide déchaînement du monde.

JOUR VII

Que la lumière soit... et la lumière fut...
Que mes yeux évidés reprennent leurs couleurs
Et que mon sang retrouve
Le chemin de mon cœur...
Que du grand ciel ouvert
Une main bienfaisante
Laisse couler à flots du soleil en cascades...
Et que les choses s'harmonisent...
Que la lumière soit...
Et que mes pieds d'argile descendent de leur socle,
Que mes membres figés en un pâle plastique
Fassent craquer la gangue
Et s'animent
Et s'étirent,
Et que mon corps, flambant de nouvelle vigueur
Lave sa contraction
Dans les eaux ruisselantes...
Que les prêtres amis fassent vibrer leurs orgues
Et que le diable noir me consente un sourire...
Que la lumière soit... que fuse mon délire
Pour mon enivrement
Et que chante ma lyre

. . . . . .

Et que viennent les Rois.

HOBEREAU

Hobereau de province, bâtard de valetaille,
Qui à force de bras et tortes fourberies
A dressé dans ton champ pignons, clochers multiples,
Planté de-ci de-là arbustes exotiques,
Ouvert blanches allées,
Parqué les tourterelles,
Et mandé les manants pour bousculer tes friches !
Hobereau de province, ta moustache dressée
Ne me dit rien qui vaille
Et je ne puis défendre mon verbe empanaché
De te livrer bataille !
Garde-toi, mécréant
Du pli de mon écharpe,
Garde-toi, Triboulet, du plat de mon épée,
Garde-toi !

.....

Hobereau mal venu, bedonnant, mal léché,
Portant les beaux dimanches sombre chapeau fourré
Et ample zibeline,
Sans omettre, ma foi,
Gentes dames suivant

A taille des plus fines !
Hobereau,
Je jouis dans mon soleil de tes flèches dressées,
J'aime à voir tes sapins traînant leurs longues capes
Sur tes prés grassoyants
Et tes bœufs blancs vaquer
Aux pieds de tes étangs !
Hobereau retranché sur les flancs adoucis
J'aime voir mon soleil en mal d'oisiveté
Lécher par les grands soirs tes murs de marbre bleu
Et de briques tachés,
J'aime, vois-tu, pour toi, ce qui te fut donné !
Vois-tu que je suis bon
Et que j'aime ta chose !
Hobereau éberlué, rassure-toi,
Je ne postule point tes dalles porphyre rose,
Je ne demande point asile en ton bercail,
Je ne coucherai point dans ton lit conjugal
Et ne regarderai tes filles aux nobles poses !
Vois-tu que je suis bon
Et que j'aime ta chose !
Mais afin que mon cœur daignât s'intéresser
A celui que tu fus dans nos peines dernières
Il t'aurait fallu, bâtard de valetaille,
Te rappeler qu'antan
Ton père poussait le soc, avec le mien s'aidant,
Ton père, tu te souviens, parpaillot, sacripant !

.....

Ah ! canailles encoquinées
Vermines méphitiques,
Vous dressez sur les rocs vos castels en carré,
Vous portez sur le col rivières de diamant,
Vous êtes chargés d'or
Et vous avez bon rang.
Vous menez par vos terres menue troupe soumise,
Au logis des valets aux échines cassées,

Dans vos couches soyeuses, grâces de chambrières,
A l'heure où, — ô mon Seigneur, pardonnez-moi,
Blanches épouses en confession
Préparent le péché d'adultère !
Hobereau, lubrique galapiat,
Brigand enrubanné ployant sous la luxure
Je te jette ma haine
Comme à ceux de ta race,
Je prends en ce jour l'engagement d'honneur
Sur ma chère besace
De cultiver en moi ce lourd ressentiment !
Je dresserai, seul, face
A tes bastions coulés de bronze
Une tour d'airain
Afin d'y poignarder ta hideuse figure,
Afin d'y lapider...
Mais vois-tu, ma haine s'exaspère
Et si j'aime tes prés et tes pâles bruyères
Je ne puis supporter ta livide insolence.
Arrière, malandrin,
Laisse passer ton frère
Et « Ote-toi de son soleil » !

TOURS D'IVOIRE

Tous les membres roides, brisés,
Enseveli dans les fanges désertes
Du noir champ de bataille,
Bafoué, frappé
Et mes chairs salies
Se putréfiant dans l'atmosphère lourd
Je gis
Dans l'âpre et solennelle sérénité
Qui m'appartient.
Point de main tendue qui s'avance
Vers mes flancs déchirés
Pour panser les plaies qui vident ma substance !
Point d'auge secourable
Pour apaiser la soif qui brûle mes entrailles !
Point d'épaule qui se penche
Pour retirer des décombres
Mon corps qui s'écrase et se meurt !
Point de sourire sur les derniers visages
Qui passent, hébétés,
Dans la haute flétrissure !
Point d'yeux compatissants qui s'égarent
Sur mes larges blessures !...

.....

L'homme seul, passe...
Passe, seul,
Refermé dans les plis de sa loque
Quêtant par les cadavres
Des débris de pitance !
L'Homme passe
Chien pelé, cagneux,
Pour se fondre dans les brumes opaques,
Passe
Sans un doigt de liqueur,
Délices d'un breuvage,
Au creux du flasque de son outre...
O stérilité des cœurs
Qui ne battent et ne battront
Jamais
Pour personne !
Egoïsme sacré qui passe
Dans ta coquille de plâtre grège,
Tours d'ivoire,
Qui se dressent, insolentes,
Dans la fine rocaille des mouvantes arènes,
Tours d'ivoire,
Par millions,
Beffrois muets
Qui tenez, dans votre sombre châsse
La lourde certitude
De l'étranglement d'Eros !
O fulgurante Amitié
Qui pend
Sur les angoissantes murailles,
Crucifiée dans ton plus bel élan !

.....

Crucifiée, toute vierge,
Balançante au fil des gibets,
Crucifiée
Pour le bien-être de l'immonde Tartuferie !

.....

.....

Il est dans mes allées
Des enfants roses
Qui passent, se tenant les mains...
Il est dans mes allées
De tendres chérubins dorés
Qui chantent et dansent
Et se sourient...
Il est une capule blanche
Minuscule
Qui se referme
Sur mes ruisselantes inclinations...
Il est une clef d'argent
Précipitée
Qui tinte
A travers les enluminures glacées
Des palais de Machiavel.

RICHESSES

Richesses étalées aux quatre coins du monde,
Plantations de café, cacao, mangliers,
Arbres à caoutchouc se traînant à dos d'homme,
Bateaux chargés de riz, défenses d'éléphants,
Bois des Iles ! Bois précieux de toutes les essences,
Vous avez vous aussi des magnats aux gants blancs
Qui vous épuiseront jusqu'aux dernières sèves,
Magnats qui suceront les naphtes des sous-sols,
Qui feront naître encore d'autres grises usines
Pour la transformation de d'autres énergies !
Pétroliers larmoyants aux lourdes limousines
Qui tenez dans la main les destinées des peuples
Il serait bon que vous pensiez,
Alors que dans vos digestions
Difficiles,
— O plantureux reptiles ! —
Vous semez sur les cartes petits papillons blancs,
Il serait bon
Qu'avant de pousser les leviers
Qui feront souffler la machine
Vous pensiez
A tous ceux qui n'ont eu que le simple désir

De vivre, de sourire, et puis de s'en aller
Tranquillement,
Discrètement...
Usiniers, détenteurs de la haute finance
Qui cachez les soleils de vos sombres poussières,
Qui de vos miradors,
Mesdames, de vos boudoirs,
Regardez des bas-fonds monter la populace
Vers vos cents cheminées,
Usiniers, regardez ces enfants semi-nus
Mal chaussés, mal vêtus, tout crispés de misère !
Poussez, imperceptible, l'huis de votre persienne
Et voyez dans vos cours gronder la valetaille,
Réfléchissez...
Que vous êtes petits bien que très corpulents
Et que votre bastion pèterait aisément
Si la foule amassée s'emparait du bélier
Pour vous passer la corde !
Réfléchissez...
Ici, dix mille soldats, là-bas, près vingt mille autres
Et sur le globe entier
Il en est des millions, et puis encore bien d'autres !
Que de force tendue !

.....

Que de poignes levées
Qui pourraient se fermer sur vos chairs tuméfiées !
Des forêts abattues dans l'heure qui suivrait,
Un immense bûcher dressé en toute hâte,
Une flamme montante, des corps qui grilleraient,
Une plainte couverte par la grande chanson
Et puis... plus rien,
Que des masses informes calcinées
Que des oiseaux funèbres se disputeraient...
Réfléchissez...
Magnats des naphtes verts, des blanches cotonnades,
Maîtres des aciéries, tous ceux des charbonnages,

Potentats magnifiques de toutes les nations
Et de toutes couleurs,
Que de rois dans les temps sont morts assassinés
Décapités, empoisonnés
Percés de toutes parts par des milliers de piques
Et que sais-je encore !
Il n'est pour les grands crimes aucune impunité !
Il n'est de grand seigneur qu'avec simplicité
Et de grand cœur ouvert
Qu'avec la Charité !
Réfléchissez... une dernière fois...
Il fut des fortunes englouties
Dans le déferlement des foules
Pour avoir joué, obstinément,
...Carré de Rois —

POUR QUE VIVE

Pour l'amour fervent de notre amour blessé
Qui tel fantasque caravelle
Ancrée sur le récif
Disparaît doucement
Dans le remous de la poignante certitude,
Pour l'amour de notre bel amour
Que je voudrais fleurir
Autant qu'il me reste de jours
A traîner sur les routes ma pénible misère,
Pour l'amour de tout celui que je te porte,
Tu accepteras, ô ma blanche épousée,
Les fraîcheurs des ombres qui dorment dans les cloîtres,
Tu accepteras de vivre ton rêve jusqu'à ses confins
Pour porter dans le silence sépulcral
Des palais du Souvenir
Le faix immaculé
De ce que nous avons conçu
Dans notre téméraire envol...
Tu accepteras, ô ma blanche fée,
La longue pelisse fermée
Pour garder à jamais
La saignante souffrance

Que je te fis !
Tu accepteras la lente réclusion
Comme je l'accepterai aussi
Pour gravir avec toi par un autre versant,
Vers les lumineux calvaires
De l'Au-delà...
Tu accepteras, souriante,
O mon si doux amour,
Parce que, dans les suavités mauves
De tes yeux de ciel,
Il est marqué
Que nous sommes figés jusqu'à l'aube dernière
Dans le chemin de croix,
Figés dans les cires enluminées
Des chapelles d'Eros !
Nous ne pouvons séparer par la mort
Violente
Nos deux chairs unies
Dans le sublime consentement
Des divines fumées !
Nous ne pouvons plus rien contre
L'Absolue Volonté
Que règle inexorablement
La grande Loi.
O compagne sacrée
Nous saurons accepter dans un commun sourire
La douloureuse meurtrissure
Qui cinglera
De son implacable rigueur
Nos corps ployés dans leur abnégation !
Nous souscrirons tous deux ensemble,
Irréductibles,
Sereins,
Pour que vive
Notre prestigieuse chimère !

HAINE

S'il est un Dieu
Qu'il me rende justice.

Regarde Madiouka ces horizons lointains
Qui s'estompent là-bas dans la grise nuée
Regarde mon amour, ces clochers, ces vallons,
Ces plaines où mille tons
Se chevauchent et se fondent
Regarde Madiouka, ces toits de tuile ronde
Où voici bien du temps chacun de nous est né.
Regarde... là, dessous... perdus dans les fumées
Des branlantes cheminées
Les villages qui s'endorment
Dans le pieux silence du soir !
Ecoute le cri du chien qui rôde
Sur la semelle du vagabond
Banni !
O mon amour, s'il est vrai
Que l'homme qui croupit
Dans sa tanière sombre
Est plein de haine
Alors fuyons ! Sortons de la pénombre
Pour gagner les clairs matins

Pleins de soleil et de chansons !
Agrippons, mon amour,
Nos mains qui se déchirent
Aux basaltes verdis et aux roses porphyres
Pour aller reposer sur les entablements
Noyés dans les nuits claires
Du profond firmament
Allons porter nos rires
O ma belle insensée
Dans les silences d'or
Des pics inviolés
Depuis l'éternité du monde
Et puis ô Madiouka
S'il est vrai que la haine
Puisse corrompre un jour nos jeunes cœurs blessés
Alors, laissant tomber nos hardes sur le roc
Nus, comme Adam et Eve devant l'immensité
Nous mêlerons nos forces pour arracher ensemble
Aux sommets acérés les plus lourds des blocs
Qui, poussés par le Vent du Nord
Se levant
S'écrouleront dans un tonnerre
Pour détruire les foules à genoux.
A genoux, ô vous
Qui lacérez le malheureux qui passe
A genoux, ô vous
Qui semez le mal et la disgrâce
Sur tous ceux qui n'ont commis
Que le crime d'Amour,
Envers et contre vous !
A genoux, Satans
Qui prétendez à Dieu
A genoux pour mourir !
Il est temps, monstres
D'en finir !

SEQUESTRE

Mon corps, ployé dans sa lourde fatigue
S'est affaissé, flasque, sur les dalles humides,
S'est assoupi...
Mon corps s'est endormi, roulé sur mes pensées,
Mes yeux se sont fermés, emportant les feux des vastes
[horizons...
« Et puis ce fut la Grande Nuit »...

.....

Mais quand se réveillèrent
Dans la fraîcheur des ombres
Mes chairs endolories,
Quand mes membres ankylosés cherchèrent dans leur
[passé
Le geste quotidien,
Quand mes yeux grands ouverts mandèrent de la lumière,
Alors du fond des étranges ténèbres
Surgit une lanterne
Pendue à quelques os !
...Surgit une lanterne falote qui fumait
Des longues fumées blanches
Tortueuses, qui s'effilochaient dans les replis douteux de
[la froide pénombre...

Cette lanterne enfin vacillante, malade,
Consentit pour un temps à s'immobiliser...
Dans les pans du silence
J'entendis un doux froissement de phalanges qui se dé-
Et je vis, dans ma stupéfaction, [liaient
Disparaître la main
Qui tenait dans la nuit la branlante chandelle...

.....

J'eus alors l'impression que la solennité
De cet instant m'appartenait
Et que de Dieu ou Diable
Cette lampe magique suspendue dans l'espace
Avait été prévue pour ma lente agonie...

.....

Je me retournai donc, fouetté jusques aux veines
Et levai sur la dalle ma carcasse angoissée...
Alors, sur les salpètres grèges
Je découvris les traits de mes sourdes alarmes :

.....

Dans les frissons d'un treillis profilé,
Barreaux dressés, encastrés dans les affres de ma lourde
J'entrevis la silhouette désordonnée [cellule,
D'un dansant personnage, portant ample crinière,
Aux gestes égarés, à l'allure dantesque,
Qui me rappela le spectre diabolique
D'un certain prisonnier
Figé depuis des ans sur une sainte image
Et qui avait frappé d'anxiété
L'éclosion de ma candide adolescence !

.....

Un craquement bizarre et qui se répèta
De ma torpeur contemplative
Assura la rupture

Et sur le pâle écran chevrotant de lueurs
Je vis comme une pieuvre, à cinq tentacules,
Qui se fermait d'un coup, dans une pantomime,
Emportant mon soleil...
Ce craquement suivi d'un rire sarcastique !
« Et puis ce fut la Grande Nuit »...

.....

Alors derrière mon front grelottant des clartés éteintes
Il se fit un chaos
Qui secoua mon corps d'une longue épouvante
Et dans la pesante obscurité,
Tel la bête dressée sur son séant
Subodorant l'anéantissement,
Je semai dans les voûtes un long hululement
Qu'un écho malfaisant porta dans les cahots
De d'autres congénères...
Je semai dans les voûtes mes funestes alarmes
Je clamai ma détresse...
Et le chaos s'enfla,
...Et je chus sur la pierre...
« Et puis ce fut la Grande Nuit »...

.....

Quand je me réveillai des jours écoulés
Il me vint à l'esprit
De chercher le moyen de percer le flanc de ma geôle,
De chercher dans l'acier des barreaux
La trappe
Qui se lèverait pour me conduire aux merveilleux jardins
[tout baignés de lumière...
Relevant dans la nuit le reste de mes hardes
Et de ma volonté,
J'entrepris à tâtons le tour de ma cellule,
J'en mesurai les fers, sondai les scellements,
Secouai les verrous des portes supposées,
Cherchai parmi les dalles la fissure possible,

En évaluai le ciel,
Et puis persévérant,
En repris sans attendre le circuit infernal !

.....

Quand j'eus enfin compris que les Portes des Mondes
[Enluminés
Ne me cèderaient point,
Que j'étais condamné à ce cinglant séquestre,
Alors,
M'accroupissant dans ma sanguinolence
Je lèchai de mon mieux toutes mes plaies ouvertes,
Les pansai des lambeaux maculés
Pendant de ma guenille,
Et puis,
Dans un élan de sublime sagesse
Je refermai mon œil... pour la première nuit !

.....

Alors du fond des étranges ténèbres
Surgit une lanterne aux très douces splendeurs
Que tenait une main toute gantée de rose !...

.....

A MOI !

A moi, forgeron qui tonne
Dans les fumées des aciers blancs,
Tout noir de suie,
Chantant dans la splendeur des jours !

A moi, créateur,
Confie-moi un instant le soufflet de ta forge
Pour chauffer le creuset de mes rimes tordues.

A moi, toi de la rue,
A moi ton enclume qui sonne
Par-dessus les plaintes et pleurs
Des pauvres peuples en balade,
A moi, pour l'Amour de Dieu
Et celui de ton frère malade,
A moi !

VERTIGINEUX CHANCELLEMENT

Sur le seuil des maisons pauvres
J'ai vu des familles assises
Dans du bonheur tout plein d'enfants,
Tout plein de rires,
Tout plein de choses fuyantes sous mes pas !
...Je suis l'aveugle au baton blanc
Qui s'avance
Dans l'éternelle nuit,
Je suis l'aveugle de tous les chemins de la terre
Dont la marche dansante
Fait se distraire les rondes et taire les chansons,
Je suis le vagabond à l'œil vide,
Frappeur des portes closes !
Samaritain maudit,
Je paie le lourd tribut des foules orgiaques,
Je suis le Remords dressé
Qui déplaît.
Je suis la Grande Solitude
Qui scande sur les pavés

Sa boiteuse démarche,
Je suis l'agaçante silhouette
Qui prépare lubriquement le poison de vos songes,
Je suis le bourreau silencieux
De vos joies mortes nées,
Je suis le cauchemar qui veille,
Sadique,
Sous une barbe pateline,
Je suis le vertigineux chancellement.

DIVINE DIFFORMITE

Pourquoi ne puis-je connaître
Les douceurs voluptueuses des flûtes enchantées ?
Pourquoi le magicien
Qui leva dans les parfums des saignantes nébuleuses
Des millions de choses agitantes
M'a-t-il créé
Pour la glorification de la tare originelle,
De l'expression difforme ?
Pourquoi ne puis-je plus extraire
Des carrières rutilantes de minéraux fondus
Au grand creuset de l'Univers
La forme
Qui plairait aux foules éplorées ?
Pourquoi ?
Pourquoi n'ai-je pas eu la chance
De savoir enluminer un ciel,
M'extasier sur les soleils
Qui, chaque crépuscule
Composent de variantes couleurs ?
Pourquoi, ma mie, ne puis-je éclairer ton sourire
D'un éclat encore plus pénétrant ?

Pourquoi ne puis-je chanter les roses
En mesures et rimes diaprées ?
Pourquoi ?
Si plein de l'infinie bonté,
Pourquoi ne puis-je prétendre
A la symétrie de la composition
Et à l'absolue harmonie des éléments resplendissants ?

.....

Non,
Dans ma cellule aux murs fantastiques
Je ne sais que misère
N'entends que des douleurs
Ne vois que sombres cheminées
Crevant une mer d'ardoises
Dans un cadre profond de laideur !
Laideur souveraine du monde,
Prestigieuse incohérence,
J'ai peur que les foules qui grouillent
Dans les fumets noirs des pétroles
Me confirment ma Vérité !
Ma vérité !
O Toi, mon illustre maître
Que ta lente décomposition
Sanctifie dans la postérité,
Je demande d'appartenir
Au dernier carré des Derniers
Que les puissances ont marqué
De l'étoile jaune de l'isolement !
Je porte sur mon front ta divine lèpre,
Je porte dans mon cœur les lignes de ta main,
Je porterai demain
Notre rude lumière
Par delà les ténèbres de l'opacité !
Des yeux blancs des aveugles
Je détruirai la cécité !
Et puis, au nom de Toi, Prophète incontesté,

Maître des frais autels de musique païenne,
Je ceindrai de mon corps notre plus belle écharpe,
Et de mon pied meurtri
Gravissant sans fléchir la périlleuse estrade,
Dans le très grand silence,
...Je me recueillerai...
Je verrai par devant tous les peuples du monde
Immobiles, inquiets...
Volatiles muets
Serrés dans la colère des Dieux !...
J'attendrai un instant que l'heure soit extrême,
Que le soleil s'en fut
Emportant ses reflets !
Alors
Tirant d'un coup la pesante tenture,
Découvrant dans le soir les fumées de nos torches,
Nous les derniers, dernier carré
Chantant dans les fauves lueurs,
Je leur dirai... la Vérité !

SUR L'ACHERON

Nefs d'argent massif
Calices somptueux aux molles échancrures
Nefs dressées, chantantes galères,
Aux mille bras tendus
Dans les chatoiements
Des luxurieux domaines de Satan,
Barques étranges aux étranges musiques
Je confie
A vos diaboliques frémissements
Mon rêve brisé
Broyé dans la poigne crochue du Maître de céans...

VAS

Dansants sur les pages blanches
D'un agenda en grain de ciel
Abandonné,
Hiéroglyphes en folles séries
S'alignent
En vertigineuse fuite !
Dansants, culbutant l'austérité
Des règles calligraphiques,
Des lettres et traits assemblés
S'en vont par deux se bousculant
Vers des domaines homériques,
S'en vont par deux !

.....

Qui es-tu, toi, qui de ta main gauche
Traças, dans ton inspiration,
Ces figures fantasmagoriques,
Qui traças ces branlants dessins
D'antiques pastels de toutes couleurs !
Qui es-tu, cubiste fuyant,
Subtil projeteur de fines verticales,
Qui es-tu magicien,
Ondoyant alchimiste,
Qui fais d'obliques entremêlées
Roses des vents majestueuses ?

Qui es-tu ?
J'ai vu dans ton album des conduits de fumée
Dans des parpaings de verre
Entrecroisés,
J'ai vu des carrés verts coiffés de blancs trapèzes
J'ai vu naître des toits, surgir des maisons
J'ai vu partout des noms,
Des noms, encore des noms,
...Des noms calins
Suspendus
Dans les coins de chaque page blanche !

.....

Poursuivant les feuillets de ma fébrilité,
Pour mes douces alarmes,
J'ai surpris en plein cœur des courbes ascendantes
Subtilement ployées
Telles traînées de feu derrière un météore,
Groupées en un très bel étal,
Jaillissantes
Vers des cieux incertains !

.....

Qui es-tu magicien
Aux peintures étranges ?
Est-ce toi qui détiens
Les splendeurs de la puérilité ?
Est-ce toi, chérubin doré,
Mon petit ange,
Qui puisas ces figures parmi tes six années,
Ces figures amies aux somptueux mélanges
Faites d'embrassements
De frères ennemis ?

.....

J'ai vu des monstres édentés
Des temps antédiluviens
Se préciser au gré des jours,
J'ai vu, des époques glaciaires,

Poindre des yeux,
Sourcils naître,
J'ai vu des pattes se doubler,
J'ai vu des êtres en mal de vie
Brandir
Des membres âpres et squelettiques
Portant des palmes étoilées,
J'ai vu les premiers traits suivis en parallèle,
Des ombres se marquer aux flancs des cheminées,
Des échelles debout pour en chercher des ailes,
J'ai vu des murs échancrés
S'ouvrir
De portes asymétriques,
J'ai vu encore, toujours,
Des obliques
Mêlées de courbes
...Et des tuiles flambantes
Aux pannes consumées
S'effondrer
Dans des rires sans dents !
Sic !...
Et puis
Poursuivant les saveurs de ces ouvrages inédits,
M'attardant, paresseux,
Sur les triangles rouges,
J'ai découvert
Des tremblantes spirales
Frêles volutes roses
Chatoyantes de sang
Dans un baquet... qui bouge !
Toujours du sang,
En travers de ces pages ternes
...En robes de mariées !
Et puis des mots très doux
Murmurant des bergers,
Des bois tendres fendus tout vibrants de sifflets,
Des prés d'herbe mâchée,

Des vaches gigantesques aux plus larges sourires
A l'ombre des palmeraies
Aux marguerites plantureuses
Penchées d'étonnement,
Figées dans la main de l'enfant !
J'ai vu des pages blanches se suivre
En déserts éperdument vides d'angoissante vie,
Sous des soleils tout blancs d'acier,
J'ai vu des pages biffées
D'un seul trait,
D'un seul trait jeté en travers
Sans savoir,
Toujours sans savoir !
O splendeur de l'innocence !
J'ai vu
— O Picasso, si tu voyais,
Ce que dans mon cône brûlant
De lumières et de musiques
Je vois, à cet instant précis ! —
J'ai vu
Sur le feuillet du dimanche des Pâques
Une fleur étalée
Enorme dans sa solitude,
Au réceptacle ouvert,
Tout vert,
Paré d'une corolle aux pétales violets !
.....

Et puis des chiffres, les premiers,
Des nombres maigres, alignés
Distribués, superposés,
...Pour perpétuer le mal des temps !
.....

Mal, souverain mal
Qui fera crever le monde pourri
Auquel tu es contraint de participer
Pour la grande obligation
Qui te fut conférée le jour de ta naissance !
.....

Et puis, ô divin enfant,
Lubriquement, évangéliquement,
Sur cette page du douze floréal
Tu scandas d'un « merde » sacré
Ton premier ennui de ce monde,
Merde toujours dansant
Toujours dansant dans ses premiers jambages,
Plus affiné en fin,
Merde quand même
Pour tenir le flambeau de tes aïeux perdus,
— Les autres —
Dans les sables d'azur,
Et que seul je porte
En attendant ta main !
— « Et quasi cursores, vitae lampada tradunt » —
Merde pour la gloire
De la sourde brisure
Qui pulvérisera les coffrets de famille,
De cette lugubre famille
Qui s'éteindra sur le déhanchement
De mon corbillard !
.....

Et d'autres pages blanches suivies d'autres encore,
Une page en passant chargée de chiens, de langues,
De « manger des choux-fleurs »,
De candides harangues
Pour lettres à ton grand-père !
O nom de Dieu !...
Saluerai-je en flanant le flambant germinal,
Les bonbons à la menthe
Sucres et berlingots, berlingots en triangle ?
Triangles basculants qui feront des carrés
Dans les jours qui suivront,
Qui feront des paniers tout remplis de cerises,
Des paniers que tiendront des mains aux angles raides,
Tendues par des doigts aux fragiles spatules !...
Viendront par les feuillets singuliers assemblages,

Lettres cassées qui se lieront
Dans une magique escorte,
Qui se lieront
Pour la satisfaction de tes jeunes années
Pour que de ta fenêtre
Béante de soleil
Fusent les grandes et premières clartés
Qui te mèneront...
Dans les vases absorbantes de la société enlisée !...

.....

Et des chiffres, et toujours des chiffres
Pour l'angoisse de mes aspirations !
Sombres colonnes verticales
Coupées de traits
Cortèges tristes descendants
Vers des mondes sans issues,
Sans issue,
...Si ce n'est ces deux mots jetés
En tête d'un feuillet blafard
Et que je me complais à rapporter ici :
« La véma petitié » !...
La véma petitié sur le toit des maisons,
Des maisons d'un village...
Aux portes de prison
Hélas !
Village triste aux portes de prison
Pour y pousser ton père !
Aux portes lourdes scellées
Sur des cachots
Où disparaîtra la chair qui te conçut
Dans d'antiques colères !

.....

O Toi qui fis sur ces feuillets tachés
Des personnages dissymétriques
O Toi, qui peut-être, dans d'autres temps,

Inscriras ton nom
Sur les plaques de marbre noir
D'un Institut Polytechnique,
O Toi, fils de damné,
...Sur la lignée de nos sombres ancêtres,
Je te promets
D'emporter dans les profondeurs de ma tombe
Le splendide cauchemar
Qui peupla les plus beaux de mes jours,
Le splendide cauchemar
Qui fit se lever les foules
Pour la sauvegarde des respectables crinolines
De nos chastes grand'mères !
Demain
Tes feuillets grandiront
Tes traits s'assureront
Sur des pages plus neutres,
Des signes plus abstraits s'y configureront
Et dans tes portefeuilles
Des destinées nouvelles
S'ouvriront
Sur des plans infinis tout glacés de lumière !
Des gloires s'y dessineront !...

.....

Vas, toi qui naquis par un soir de Décembre
Dans l'ordre du Sacrifice
Pour le sublime contentement
Des appétits vulvaires,
Vas, dans le mépris des choses d'ici-bas,
Vas, dans les allées solitaires
Des mondes interdits,
Vas, sur le tombeau de ton père,
Vas !

MENECHME

Sur les gazons brûlés, parmi la foule assise
Je m'étais consenti quelque temps de repos...
Dans le vide du jour
Je m'étais consenti cette halte
Pour donner à mon sang un ressaut de vigueur
Afin de repartir pour d'autres horizons...
...Quand retournant soudain ma guenille malade
Je ne puis en connaître ma stupéfaction
Tant de te voir encore, naïvement pliée
Dans ta simple beauté
Fit se serrer, ma foi, mon vieux fada de cœur !

.....

Je secouai donc ma lourde somnolence
Pour béer goulûment mes caveuses orbites
Et je la regardai...
Longtemps, je regardai ce très plaisant visage
Que j'avais tant aimé
Par les années anciennes,
Seul, debout, dressé,
Encore vivant

Pour le plus grand bonheur de mes pieux souvenirs !
Je le regardai tant que par ma fixité
J'attirai son regard...
Son regard !

.....

S'il était, mon amie, des mots pour te conter
Ce que fut mon extase,
S'il était, mon amie, des précieux pastels
Pour te donner ici les mille flamboiements
De cette fulgurante correspondance,
Alors tout aussitôt
Sur le plus dur causon au grain le plus profond
Je tracerais des traits,
Courbes étincelantes,
De la lumière partout
Comme il en est, sais-tu, dans les feux d'artifice,
Je dispenserais dans la lice
Que j'aurais dessinée pour ma félicité,
Les fumées brasillantes de cent feux de Bengale,
Vertes pâleurs aux reflets d'émeraude
Vapeurs jaunes aux robes orientales
Fumées rouges, non, que je laisserais roses,
Sans omettre les bleues comme manteaux de prince
Aux étoiles dorées,
Et puis, prenant à même dans tous les tons de l'arc en ciel
J'exprimerais ici les plus douces musiques !
J'exprimerais, vois-tu, d'autres formes exquises
Ruisselantes encore de nouvelles splendeurs !
Enfin, me souvenant des images apprises
Dans d'antiques études
M'imaginant d'Eros le superbe relief
J'achèverais d'une aile blanche
Largement déployée
Ma folle enluminure !

.....

Voilà en quelques mots ce que je voulais dire
Pour marquer ce que fût cet extraordinaire !

.....

.....

J'ai suivi dans la foule
Ton menechme,
...Sans savoir,
Restant à portée d'yeux
Echangeant maints sourires,
J'ai suivi cet enfant jusques aux fins du jour,
Jusqu'au fond des abîmes près mon enlisement !
J'ai suivi, sans savoir,
Jusqu'aux confins des mondes que nous avions foulés.
J'ai suivi cet enfant
Jusques aux bords d'airain du sombre sarcophage
Gardien de l'éternel et candide sourire,
— O ma belle momie ! —
Que j'avais tant aimée !

.....

Alors, me rappelant mes douleurs d'antan,
Mes plaies cicatrisées,
Reprenant, ténèbreux ma figure de cire,
Je retournai mon pas,
Doucement... doucement,
Vers les paisibles terres,
Vers les libres séjours...
Impassible... et conscient du péril encouru !

.....

Certes,
Si j'avais écouté les vibrantes cymbales
Qui sonnaient dans mon corps
Tout chaud de steeple-chase,
Si j'avais toléré les démoniaques orgues
Qui pleuraient dans mon cœur

L'ombre de mes regrets,
J'aurais repris le large, toutes voiles tendues,
J'aurais largué l'amarre
Secoué le capitaine
Pour partir vent debout !...
Pour quelle destinée ?...
Pour quelle île lointaine
Et par quelles marées ?...

.....

Mais de cette orchidée je connais les parfums,
Du chant de cette mer je sais la perfidie
Et j'en pressens la fin !...
Alors,
M'agenouillant dans le très grand silence
De l'étrange hypogée
Où je te déposai voici déjà des ans,
Roulée de bandelettes
Dans des encens à moi,
Soulevant de ma main de penseur solitaire
Ta froide sépulture,
Je penchai mes yeux fous tout perlés de sueurs
Sur ce qui fut ma chose...
Alors, là seulement, oubliant mes alarmes.
Fort de ma souvenance
Et de mon bel amour
Je déposai les armes !

COLLOQUE

Le peuple :

— Où vas-tu, courtisane, parmi tous ces bois verts
Bousculant les cigales ?
Où vas-tu, bohémienne aux tons multicolores,
Aux yeux de jais ?
Où vas-tu tes chansons jetant dans les halliers,
Tes longs cheveux dénoués
Crochant dans les broussailles ?...
Tes gestes égarés ne disent rien qui vaille,
Et tes seins bondissants,
Lubriquement perchés dans tous tes plis ouverts
De ta froque en penaille,
Font se dresser mon sang !
Où vas-tu, tes sourires éclatant dans les vents,
Sans logis, sans églises,
Sans un lopin de terre ?
Où vas-tu, gourgandine, parmi tous ces bois verts
Et tes bras en tenaille ?
Où vas-tu, brandissant ton spectre de misère
Et ton front flamboyant ?

.....

J'aime, vois-tu, parmi...

La courtisane, cambrée dans son soleil :

— Peuple ami, je te chante ma liberté !
Je chante la beauté
Je ruisselle d'amour
Je t'aime...
Peuple ami, je vais par le monde, sans but,
Je vais par mon destin...
Je vais, chantant des chants qui m'exaspèrent,
Libérant par mes pleurs mon cœur en désarroi,
Je vais par la lumière y glaner des sourires,
Je vais par les villages pour chercher des chaumières,
Je fais des vagabonds des êtres en délire
Et je me ris de tout !
Peuple ami, donne ta main,
Je suis la Révolte farouche
Qui brandit
Le flambeau de l'Intégrité,
Je suis
La chaste Dissidence !

La vieille dame :

— Peuple ami, garde-toi des perfides discours
De ce démon qui rôde !
Ne crois point, je te prie, à ces senteurs de fauve,
Garde-toi !
Ne crois point à ces vents croulant de marjolaine
Qui font danser les djinns,
Retire-toi dans tes foyers !
Peuple lassé, toujours avide,
Il est en tes domaines tant de choses pour plaire
A tes sens inquiets,
Il est tant de musiques réglées de main de maître,
Tant de bons manuscrits pour tes longues soirées,

Tant de gloires assises dans les siècles passés
Pour satisfaire enfin tes joies contemplatives !
Peuple, retourne-toi
Et ferme ta fenêtre
Pour le plus grand bonheur de ta postérité !

.....

Peuple, je suis, vois-tu, gérant de ta conscience
Maître de tes instincts...
Peuple, je te conjure,
Laisse choir ta porte aux sournoises approches
De la gitane perse
...Et coule tes verrous !
Peuple aux tristes envies
Garde ton Univers
Des bals endiablés des courtisanes blanches,
Tournoyantes
Dans les magiques féeries
Des silences crépusculaires !
Peuple,
Ecoute ma voix amie,
Je suis depuis toujours ta bonne conseillère
Pour la paix de ton cœur
Pour le calme des tiens !
Je suis venue à toi
Pour l'étincellement de ton bel équilibre !
Peuple, reviens vers moi
Je suis l'inexorable Discipline
Qui te contraint
A la sereine acceptation,
Je suis
L'Aveugle Béatitude !

Le peuple opérant un léger recul :

Pour mon bel équilibre ?

.....

Je conviens que pour ma quiétude
Il me faut refermer mes paupières béantes,
Il me faut éloigner de mon âme étonnée
Ces troublantes couleurs,
Ces musiques damnées !
Je conviens, ma foi, qu'il me faut oublier
La svelte créature qui va dans son soleil
Tel un bronze mouvant, jouant avec son ombre !
Il me faut bien admettre que mes sages aïeux
Ont gardé pour ma peine nombre consolations,
Moelleuses fraîcheurs !
Pour mon bel équilibre !
Afin que resplendissent mes chairs carminées,
Pour le très doux plaisir de mes chastes oreilles
Et la satisfaction de mon regard amer !
Pour la satisfaction...
Pour mon bel équilibre !

.....

Mais enfin que m'importe ces choses alignées !
Démasquons, démasquons !
Quelle fut la noble cause
Qui porta le fardeau de cet étranglement ?
Non, je ne puis, femme ensorcelée,
Entendre plus avant tes mielleux conseils !
J'ai peur que ta pelisse me cache des serpents...
Je crains que tes doigts chargés d'or
Ne referment sur moi de puissants narcotiques
Pour mon dernier sommeil !
Non, non,
Il n'est en ton palais de merveilles sacrées,
Il n'est pas d'harmonies qui ne furent tachées
Par quelque flétrissure,
Par quelque autorité,
Il n'est pas de spectacles fixés sur maintes toiles
Qui ne soient des déserts
Il n'est pas de rayons rutilant de dorures

Qui n'aient participé,
Dès les âges anciens,
Au lent et conscient empoisonnement
De la libre expression,
Vicieux assassinat de la Littérature !
Arrière donc
Sordide Sorcière
Ote-toi de mes yeux
Ote-toi ! que Satan
Lève de mon soleil sa cagneuse mégère
Et que mon pied blessé
Puise en les sables verts la guérison suprême !
Que mes forces nouvelles, ô blanche courtisane,
Me mènent en tes parfums,
En tes jardins de feu.

.....

Et que je t'aime enfin,
Que je t'aime !

.....

Et que peste la furie du diable !

La courtisane :

J'aime ton bel élan
Mais je crains ta rupture !
Je crains que mes sentiers de chèvre
Aux mâchoires aiguës
Fassent fléchir ta jambe vers de nouveaux retours,
J'ai peur de tes regrets
Quand il faudra vêtir les rudes peaux de bêtes
Dormir dans les cavernes
Et se nourrir d'amour,
Quand il faudra chanter par les jours de famine,
Quand il faudra lutter par les saisons d'hiver,
Sans proches horizons !

Je crains que mes jardins suspendus dans l'abîme
Ne plaisent à tes ébats
Et que tous les encens s'échappant de mes vasques
Ne puissent assouvir ta lourde avidité !
Mais vois-tu,
Il ne m'appartient pas de lapider ta flamme
De jeter ton offrande !
Viens, ô mon peuple ami,
Viens chercher dans mes eaux
Les douces ablutions
Qui transfigureront tes formes rachitiques,
Viens le long de mes rives aux somptueux séjours
Pour chercher la pâture qui revigorera
Tes membres étiolés
Et ta morne figure !...
Viens
Pour te mêler aux colonnes serrées
Des bataillons
Allant, tous étendards dehors,
Dans le serpent d'étoiles
Pour l'Ascension du monde !

Le peuple :

...Pour l'Ascension du monde !
...Avec des peaux de bêtes !

.....

O courtisane, à moi !
Je sens me pénétrer un étrange fluide,
Je ne peux plus marcher,
Je ne peux plus te suivre
Je ne peux plus t'entendre,
J'ai peur de ta chanson
Que je ne connais point,
J'ai peur de ta beauté !
Je crains de tes domaines de n'en pas voir le jour,

J'ai peur de ton mirage...
Je ne te suivrai point !

La vieille dame :

Vois-tu, fille du ciel, que je le savais bien !

La courtisane :

Détrompe-toi, sorcière, je le savais aussi !

L'EAU VIVE

L'eau vive coule
Verte
De la Vie avec du Ciel dedans !
L'eau vive, tressant mille rubans
Va
Dans les tressaillements des myriades de soleils
Par les brises de galerne
L'eau vive va,
Lourde de sa nature vivante
Lourde de la grande force
Que lui confère son éternel cycle,
Suprême réplique à l'imposante fatuité des hommes !
L'eau vive, chamarrée,
Tel cortège royal, flanqué de grenadiers,
L'eau vive, entre ses peupliers aux cheveux pleins de ciel
Va, chantante, par les vieilles chutes,
Va, tournant au fond des remous,
Va dormant dans les algues mortes,
Va, toujours
Toujours, sans fin
Consciente de son empire,
Détentrice souveraine des destinées de l'Univers.

UN CŒUR DEBOUT

Chien battu, vêtu de roux,
Tu me suis ainsi qu'une ombre
Me précède en d'autres lieux...
Que je retourne ou que je dresse
Mon visage enluminé,
Que je sens
De mes prunelles encernées
Tachées de sang,
Que j'aille là, que je revienne,
Partout
Je heurte mon pas trébuchant
Au chien battu, coiffé de sang
Taché de roux...
Quoiqu'il advienne
Partout
Je buterai ma vie durant
Sur ce chien roux
Couché
Dans le travers de mon chemin,
Couché

Sa langue rèche léchant ma main
Et ses yeux fous
Cherchant les miens !

.....

Par les matins tout embués
Alors que précipitant
Grinçantes, mes lourdes persiennes
Dans le soleil indisposé,
Je puis voir au cœur des allées
Roulé dans la graville grise
Un chien battu, vêtu de roux
Un chien battu...
Un cœur debout !

TABLE DES MATIÈRES

Préface 5
Mallefougasse 7
Exil 8
Monotones 10
Que belle... 12
La nuit s'est abattue... 14
Conversion 16
Jardin de pierres 17
Que de sang ! 20
La cage aux rossignols 23
Rabelaisienne 32
Attention ! 35
O Caïn 37
Sables mouvants 38
Miracle 39
La bête 40
Jour I 41
Jour II 42
Jour III 43
Jour IV 44
Jour V 45

Jour V 12 h. 46
Jour VI 47
Jour VII 48
Hobereau 49
Tour d'ivoire 52
Richesses 55
Pour que vive 58
Haine 60
Sequestre 62
A moi ! 66
Vertigineux chancellement 67
Divine difformité 69
Sur l'Acheron 72
Vas 73
Menechme 80
Colloque 84
L'eau vive 91
Un cœur debout 92

Dépôt légal 2e trimestre 1954

Aurillac. — Imprimerie du Cantal.

PRESSBOARD
PAMPHLET BINDER
~
Manufactured by
GAYLORD BROS. Inc.
Syracuse, N. Y.
Stockton, Calif.

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 067455581